



le passé de l'Afrique dort dans so

Plus que dans le cas d'autres continents, l'archéologie joue un rôle croissant et décisif dans la reconstitution du passé de l'Afrique.

L'Afrique septentrionale et la vallée du Nil sont certes dotées de témoignages écrits anciens ; il faut tout de même rappeler que, sans l'apport de plus d'un siècle de fouilles, les hiéroglyphes ne nous auraient pas, à eux seuls, dit l'essentiel sur l'Égypte ancienne. Mais, en général, les sources écrites ne concernent, en Afrique, que les onze ou douze derniers siècles ; et elles sont souvent produites par des cultures plus ou moins extérieures. Certaines régions, enfin, n'ont pratiquement pas de sources de ce genre antérieurement au XIX^e siècle. Or, dans l'état actuel de nos connaissances, un laps de temps de plusieurs millions d'années correspond à la phase d'expansion de l'humanité dont l'Afrique paraît bien avoir été le point de départ.

Il faut compter sur l'archéologie – et souvent sur elle seule – pour restituer les cultures matérielles anciennes du continent africain, et, à travers leurs évolutions, un minimum de clarification chronologique.

une archéologie aux méthodes exigeantes

On va montrer, par quelques exemples, à quel point les informations apportées par l'archéologie enrichissent notre connaissance du passé africain. Mais il est certainement nécessaire, avant d'en venir là, d'exposer succinctement les caractéristiques de cette archéologie. Liée à l'évolution géologique de la terre – pendant des millions d'années – elle nécessite, pour le chercheur, des connaissances scientifiques de paléo-climatologie, de paléo-environnement, de paléo-botanique et de paléo-zoologie : c'est dire que, pour de longues périodes, elle réclame l'aide de disciplines scientifiques exigeantes et difficiles à maîtriser, jeunes, au demeurant, dans leur application à l'Afrique. S'agissant de périodes plus proches de nous, l'archéologue attaché à restituer les cultures matérielles et les modes de vie doit maîtriser aussi l'étude physique et chimique des sols, celle des pollens fossiles, bientôt celle des microbes et bactéries fossilisés ; il doit savoir poser aux laboratoires des questions pertinentes concernant les

techniques de fabrication des céramiques ou des métaux. L'étude des méthodes anciennes de filage et de tissage a permis, ces dernières années, de commencer à voir clair dans ce qui s'est passé, en Afrique noire, au point de vue du vêtement, au moins depuis six ou sept cents ans (1). On peut multiplier les exemples : ils illustrent tous le fait que cette archéologie, à la différence de celle qui a été longtemps pratiquée en Méditerranée, n'a pas pour fin les seuls monuments architecturaux, les seuls beaux objets, mais, de manière systématique, la totalité des traces de la vie passée. Les ossements humains, aussi bien que ceux des animaux, les déjections humaines et animales, les débris de taille des pierres, les vestiges alimentaires, les dépôts liquides qui ont laissé des traces même minimes, dans des récipients, intéressent ici le chercheur au même titre que la perle d'or – rare – la céramique funéraire somptueuse (2) – ou les objets exceptionnels en métal cuivreux découverts à Igbo Ukwu (3). C'est donc d'une archéologie très exigeante sur le plan scientifique, et coûteuse par les recher-

* Professeur d'histoire de l'Afrique à Paris I.



Fouilles de Tegdaoust -
superposition d'une occupation
du 14^e siècle et
d'occupations plus anciennes.

n sol

ches de laboratoire qu'elle suppose, qu'il s'agit. Et il faut encore, pour l'archéologue, se tenir informé des enquêtes des sociologues, des linguistes, des traditions orales relatives aux sites sur lesquels il travaille, et, bien sûr, être historien, puisque l'archéologie, ici comme ailleurs, a pour fin dernière de fournir la base de l'histoire.

On comprend, dès lors, l'engouement dont bénéficie la difficile formation de l'archéologue auprès de jeunes chercheurs africains. En plus d'un point du continent, ceux-ci se forment, aujourd'hui, aux disciplines dont il vient d'être question. Pour ne rien dire évidemment, de pays comme l'Égypte et le Soudan, où l'archéologie a depuis longtemps droit de cité. Madagascar se trouve évidemment associé à cet effort.

Déjà s'organisent des regroupements régionaux de spécialistes. Les archéologues d'Afrique occidentale, après avoir créé une association en 1976 à Inga, au Nigeria, viennent de tenir leur deuxième réunion à Bamako, en décembre 1978. Ceux dont les

États entretiennent des relations de coopération avec la France avaient eu l'occasion de se rencontrer à Valbonne au Centre de recherches archéologiques du C.N.R.S. français, en mai dernier. Ces rencontres permettent, peu à peu, au-delà de l'échange d'informations, d'élaborer une politique commune de formation, des programmes de recherche, d'équipement de laboratoires.

Déjà, aussi, des revues spécialisées existent ; c'est le cas, par exemple en Afrique de l'Ouest, pour le **West African Journal of Archaeology**, édité au Nigeria et qui a succédé à un bulletin de liaison plus rudimentaire.

L'homme africain et ses anciennes formes de vie

C'est évidemment sur les origines de l'espèce humaine et sur les premières manifestations de la vie sociale humaine en Afrique, que les nouveautés ont été le plus spectaculaires depuis vingt ans. Bon nombre de publications

existent, dont il est impossible de fournir ici la bibliographie (4). Du site de l'Omo, en Éthiopie, à celui d'Olduvay ou à ceux d'Afrique australe, le double cheminement des Australopitèques et des Hominiens anciens se trouve peu à peu dégagé. Si l'on sait encore très mal, sauf à multiplier les postulats, quels étaient ces ancêtres lointains, si l'on connaît encore à peine leurs déplacements et les formes de croissance de leurs associations, on localise du moins avec une netteté croissante les lieux d'émergence de l'espèce humaine en Afrique orientale.

L'étude des transformations, continues et suivies, du peuplement de l'Afrique depuis douze mille ans, se développe rapidement (5). On commence à discerner ce qu'ont été les communautés de pêcheurs, chasseurs, cueilleurs installés de la Mauritanie actuelle (lac de Tichitt) à l'Afrique orientale : vivant très largement des ressources tirées d'eaux alors abondantes, les communautés ne constituaient probablement pas un ensemble culturel unique ; mais leurs modes de vie les rapprochent les uns des autres, sur d'im-

menses étendues. L'Afrique a partout connu, depuis cinq mille avant Jésus-Christ, un progressif assèchement, plus ou moins spectaculaire selon les régions (6); dans les régions de l'actuel Sahel et des contacts avec la forêt, ce dessèchement, accentué après 3000, a provoqué le développement de l'élevage et, ailleurs, celui de l'agriculture, pour suppléer aux ressources anciennement exploitées et qui, probablement, devenaient plus rares. Là encore, l'archéologie apporte des indices d'abord et progressivement un nombre croissant de preuves des transformations survenues pendant des millénaires, avant même que l'Égypte entre dans sa phase pharaonique (7). Presque partout, lorsque des prospections sérieuses (8) ou des fouilles (9) sont entreprises, la « préhistoire » sort de son ancien état descriptif et lassant : elle découvre progressivement de fort anciennes sociétés organisées. Il est possible – il est souhaitable – de se tenir informé du développement rapide de ces recherches. Nul ne peut douter aujourd'hui qu'il s'agira dans dix à quinze ans de l'un des chapitres les plus développés et les plus passionnants de l'histoire des hommes en général, de l'histoire de l'Afrique en particulier.

L'histoire de l'apparition des métaux progresse, elle aussi. La mise en valeur des preuves qu'il a existé un âge du cuivre en Mauritanie, probablement dès le VII^e siècle avant J.-C., a été fournie par les travaux de N. Lambert (10); plus récemment, les recherches poursuivies au Niger, dans l'Aïr, ont fourni des dates anciennes (premier millénaire avant J.-C.) pour le travail du cuivre (11). On s'oriente donc aujourd'hui vers la révision – dans quel sens ? – des idées longtemps reçues sur le caractère récent de la métallurgie du cuivre et de ses alliages en Afrique noire.

Tout ceci risque de donner un grand relief à l'exploitation ancienne de l'étain du Bauchi, au Nigeria, si l'on arrive à en fournir les preuves. Il faut, en tout cas, dès maintenant, rappeler que la vieille civilisation de Nok se situe dans cette région même du Nigeria; récemment, le lien a été établi entre la production de bronzes à la cire perdue qu'on peut rattacher aux derniers moments de la culture de Nok et la production d'Ifé; ainsi commence à se poser, au Nigeria aussi, le problème de l'ancienneté de la présence du cuivre. Faut-il enfin rappeler que des traces de la métallurgie de

ce métal existent en Zambie et au Zaïre, pour des périodes que le carbone 14 situe au IX^e-XI^e siècle de notre ère ?

Sur ce point, l'enquête progresse régulièrement; elle s'accompagne de l'étude des transformations technologiques et sociales introduites par ce métal. Les conclusions d'ensemble sont encore prématurées, mais le visage d'une Afrique du cuivre apparaît bien, maintenant, entre - 1000 et + 500.

Pour le fer (12), la dispersion des recherches est extrême, la bibliographie innombrable, les controverses très vives (13). Du moins quelques résultats clairs sont-ils acquis. Ils mettent sérieusement en question la théorie du diffusionnisme naguère considérée par beaucoup d'auteurs comme évidente. Meroé n'a pas été le lien remarquable – par la quantité de métal produite – qu'on imaginait un peu imprudemment; d'autre part, les chercheurs s'accordent pour n'y faire commencer la production du fer qu'au IV^e siècle avant J.C. Or, il semble bien que l'on puisse désormais parler de dates comparables pour le Nigeria (14). L'origine nord-africaine de la métallurgie n'a, jusqu'ici, jamais été prouvée; pas davantage qu'une éventuelle influence indienne venue vers les côtes orientales du continent (15). Il reste que les fouilles ont montré, que le fer était produit, en Zambie actuelle, peut-être dès le premier, certainement dès le quatrième siècle après J.C., **avant qu'il ait fait son apparition en Afrique orientale.**

Ce résultat, largement commenté ces dernières années, repose tous les problèmes de « migration des Bantou » et de diffusion du fer que l'on avait pensé résolus voici quinze à vingt ans (16).

Partout le dossier du fer est aujourd'hui repris sur des bases nouvelles. L'inventaire systématique des sites est en cours dans plusieurs pays d'Afrique occidentale et des travaux de recherche, accompagnés de fouilles de fourneaux, vont être entamés dans ces pays.

D'autre part, l'attention des archéologues se détourne un peu de l'enquête, menée à grand tapage parfois, sur les forgerons, leurs mythes, leurs « castes », par de nombreux ethnologues. Le **fondeur** prend le pas, désormais, sur le simple transformateur qu'est le forgeron.

Dans le domaine du fer, comme dans celui du cuivre, il est certain que les

prochaines décennies apporteront des informations tout à fait neuves, qui, vraisemblablement, bouleverseront les visions anciennes de ces questions. On peut, dès maintenant, noter que l'accord est à peu près général entre les archéologues pour considérer que vers 1000-1100 après J.C., on a vu s'accroître fortement la production et la consommation de fer dans la plupart des régions du continent africain. Le fait, constaté dans des pays éloignés les uns des autres, n'a pas encore été mis en relation avec les transformations sociales ou politiques : le moment ne va pas tarder à venir où l'on pourra effectuer cette mise en relation.

L'or, a, dans l'histoire de l'Afrique, une importance considérable, même si elle a été souvent mal appréciée. L'archéologie a bien évidemment beaucoup à dire sur ce point. Un premier essai d'évaluation de la production ancienne est en cours de préparation : il porte sur la région de Poura-Fara en Haute-Volta, riche de milliers de puits (17). Même si l'on doit l'aborder avec prudence, l'exemple de la monographie consacrée par R. Summers à l'or du Zimbabwe mérite d'être connu et médité; les conclusions de l'auteur sont parfois un peu aventurées; la méthode de rassemblement de l'information demeure intéressante et très suggestive (18). Dans le domaine de l'or, aussi, on doit s'attendre à beaucoup de nouveautés dans un avenir proche (19).

depuis quand y a-t-il des villes en Afrique ?

Un autre thème retient beaucoup l'attention des archéologues : celui des agglomérations humaines plus ou moins lourdes, plus ou moins concentrées, plus ou moins pesantes pour l'environnement. Dans ce domaine, beaucoup de nouveau est apparu depuis dix ans. Qu'il s'agisse de l'étude des curieuses « villes » néolithiques de Mauritanie (20), ou du repérage des agglomérations d'Afrique méridionale qui remontent au néolithique (21), l'idée chemine que l'Afrique a connu d'importants rassemblements « urbains » dès le néolithique. Bien entendu les périodes ultérieures font aussi l'objet de recherches importantes. Niani, capitale supposée de l'empire du Mali, a donné lieu à d'intéressantes fouilles

et publications (22) : la possibilité que ce site soit celui qu'a visité ou décrit Ibn Battuta existe ; en tout cas, Niani est un ensemble archéologique de grande importance, où des traces d'occupation ont été relevées, entre le VI^e et le XVI^e siècles.

Engaruka (23) (Tanzanie) a beaucoup intrigué les archéologues par l'ampleur du champ de ruines et l'épaisseur des couches archéologiques. Des travaux récents (24) ont apporté de nombreux objets et une clarification nécessaire. Le site est aujourd'hui considéré comme d'occupation ancienne (IV à VIII^e siècle après J.C.) par une population inconnue qui a pu y édifier trois à quatre mille demeures et cultiver les terrasses. Il conviendra de poursuivre les fouilles : du moins Engaruka apparaît bien comme un site important pour l'histoire préislamique de l'Afrique orientale.

Le vieux site de Mapungubwe a fourni des objets spectaculaires et des éléments d'interprétations économiques et sociales intéressantes (25). Mais, sur le plateau des Shona, la vedette revient toujours à Zimbabwe. Les travaux les plus récents, heureusement conduits avec plus de rigueur par les anciens, ont révélé qu'une grande distance sociale séparait les habitants – riches – de l'« Acropole » et les milliers de serviteurs qui les entouraient, logés dans de petites cabanes. Zimbabwe devient ainsi autre chose qu'un ensemble de ruines spectaculaires, attribuées avec une fantaisie réellement délirante aux Phéniciens, aux Hébreux, aux Romains, aux Arabes, alors qu'il s'agit d'un exemple parmi beaucoup d'autres d'architecture de peuples noirs de culture africaine ; Zimbabwe devient aujourd'hui le témoin de la transformation économique et sociale réalisée dans cette région de l'Afrique entre le XIII^e et le XVI^e siècles (26).

Développée grâce à l'or du Zimbabwe, sur un substrat urbain préislamique, à l'époque musulmane, Kilwa a fait l'objet de recherches importantes et d'une monumentale publication (27).

Islamisées, elles aussi, sur un substrat noir antérieur, les villes de Koumbi Saleh et de Tegdaoust, en Mauritanie, ont fait l'objet de fouilles en cours de publication (28) : les résultats obtenus sont essentiels à la fois pour l'histoire des relations transsahariennes et pour celle de l'urbanisme au sud du Sahara.

Fouilles de Tegdaoust - coupe stratigraphique, grand trou à ordure vertical aménagé dans l'espace d'une ancienne porte.

Toujours en Mauritanie, Azugi a été l'objet de plusieurs reconnaissances systématiques, préparatoires à une fouille.

Au Nord Ghana, Begho, carrefour commercial, fait aussi l'objet de recherches qui se développent lentement (29). A Kong (Côte-d'Ivoire), les choses sont allées un peu plus vite et une thèse prochaine fournira de toutes premières conclusions sur cette agglomération ancienne (30).

Il faudrait, pour être plus complet, mentionner les sondages en cours à Djenné, les fouilles de Gao-Sané (31) si intéressantes déjà, et qui promettent d'importants développements, les premiers sondages effectués, au Sénégal, sur l'un des trois cents sites de villages relevés (32), les recherches entreprises à Sou, au Nord-Cameroun, sur un site « Sao » (33).

Il faut ajouter que les architectes commencent à s'intéresser sérieusement au passé monumental de l'Afrique subsaharienne. Avec ou sans fouilles, l'observation attentive des photographes et des architectes a produit, ces dernières années, quelques ouvrages importants (34). Mme Labelle Prussin a successivement étudié en détail l'architecture de Djenné (35) et celle du Nord-Ghana (36); elle entame actuellement une mission de recherche en Guinée. Une importante documentation relative à l'architecture traditionnelle a été rassemblée, en Côte-d'Ivoire, par divers organismes.

L'archéologie funéraire revêt également une importance croissante. C'est actuellement au Mali, certainement, que les travaux avancent le plus vite. Les inhumations en jarres de Toguéré (37), dans la région de Mopti, datent d'une période qui paraît s'étendre du V^e au XII^e siècle après J.C., avec une importance particulière pour le XI^e, moment de peuplement important. M. K. Sanogo, directeur des Affaires culturelles, prépare une thèse, à Moscou, sur une importante sépulture qu'il a fouillée. M. S. Sidibé achève, à Paris, un 3^e cycle qui répertorie toutes les sources d'information retrouvées par les archéologues sur le territoire du Mali. Mais la découverte la plus extraordinaire de ces dernières années reste celle qu'ont effectuée les chercheurs néerlandais en pays Dogon, dans la région de Sanga (38).



Qualata (Mauritanie) - rue ancienne.

une production qui dure depuis plus de dix millénaires : la céramique

La céramique est sans doute l'une des plus anciennes et des plus fondamentales productions de l'Afrique (39). Dans l'instant, une série d'enquêtes convergentes, de type ethnologique, parfois enrichies de quelques recherches archéologiques, est entreprise dans de nombreux pays : l'auteur de ces lignes a eu l'occasion de prendre connaissance ou de diriger de telles recherches relatives aux pays suivants : Bénin, Cameroun, Côte-d'Ivoire, Ghana, Haute-Volta, Madagascar, Mali, Mauritanie, Nigeria, Sénégal, Tchad. De telles enquêtes sont à encourager, à condition qu'elles soient comparables entre elles, donc réalisées aux mêmes niveaux techniques et avec les mêmes exigences et qu'elles ne soient pas indéfiniment répétitives. Il est certain que la constitution d'un **Corpus international de la production céramique africaine** constituerait une grande priorité scientifique avant que les objets de plastique ou de métal aient frappé de mort cette antique production. Les difficultés de tous ordres sont considérables, mais non point insurmontables. En attendant, il faut consacrer une attention vigilante et très scientifique à l'ensemble des cé-

ramiques sorties des fouilles (40). Depuis longtemps, la question des pipes en terre a retenu l'attention et alimenté les discussions entre spécialistes (41). Aux pipes maliennes naguère étudiées (42) s'ajoutent aujourd'hui une importante série de pipes mauritaniennes (43) et une autre de pipes ivoiriennes (44) : nul doute que le débat sur les plantes à fumer rebondisse prochainement.

De la même manière, l'apparition massive de fusaïoles décorées ou non, en terre cuite, dans les fouilles (45) ou, hélas, sur les marchés africains après exhumation clandestine, conduit à poser à nouveau l'ensemble du problème de la culture du coton et plus largement encore, du vêtement, dans l'Afrique ancienne. (46).

On connaît les conclusions, si largement révisées aujourd'hui parce que probablement construites avec trop de hâte, que l'on avait tirées relativement aux « migrations », de la diffusion d'un motif comme la « wavy-line », découverte d'abord dans la région de Khar-toum; ou encore de la diffusion, trop rapidement et trop mécaniquement liée à celle du fer, de la céramique à fossette basale (dimple based). Il faut se garder de conclure trop vite, dans ce domaine, où les ressemblances formelles, souvent nées de conditions de production comparables ou proches, ont

moins d'intérêt que les différences de composition des pâtes ou de cuisson que révèlent seules les longues enquêtes de laboratoire.

Du moins apparaît-il, en Afrique de l'Ouest, que des parentés formelles entre des coupes à pieds trouvées à Niani, près de Mopti ou à Sanga ne sont probablement pas fortuites et qu'elles orientent l'esprit des chercheurs vers l'idée que les techniques et les usages culturels rendent probablement compte de tels faits.

De même distingue-t-on de plus en plus nettement, par comparaison entre les céramiques découvertes dans diverses régions, qu'il a existé, de manière stable dans le temps, des provinces de technologies différentes, au moins en Afrique occidentale. L'idée générale peut être féconde à exploiter si elle est vérifiée avec soin, comme indicateur de différence culturelles – et ethniques ? – importantes selon les régions. A moins que, plus simplement, il s'agisse, en fait, de rapports différents avec des environnements matériels différents : le pré-désert, la savane, la forêt. Il est beaucoup trop tôt pour conclure, mais on voit, vers quel genre d'hypothèses conduisent les comparaisons commencées.

publications et travaux en cours

Il ne saurait évidemment être question, dans un tel panorama, d'être complet et encore moins d'entrer dans les détails. On s'est borné à signaler quelques grandes directions des recherches en cours particulièrement rentables pour l'histoire de ce continent.

On peut suivre aisément l'effort des chercheurs en consultant les grandes revues auxquelles il a été fait allusion : le *Bulletin de l'Ifan*, le *Journal of African History*, le *West African Journal of Archaeology*. A quoi il faudrait ajouter le *Bulletin de l'Aseque* (Dakar) pour le quaternaire, *Azania* (Afrique orientale), *Taloha* (Madagascar) et bien d'autres revues et publications qui émanent des universités et des Centres de recherches africains. On trouve, en particulier, dans les deux premiers périodiques cités, la liste, régulièrement tenue à jour, les datations au Carbone 14, liste qui permet d'avoir une idée très précise du développement des enquêtes.

L'archéologie en Afrique noire se porte donc bien, malgré une certaine indifférence, dans certains cas, des autorités et une méconnaissance à peu près générale de ses objectifs et des résultats qu'elle permet aux historiens d'atteindre.

Bien souvent, il a fallu commencer, pour frapper et convaincre par des opérations ponctuelles et « spectaculaires ». De plus en plus, cependant, la politique concertée de repérage des sites et de préparation à longue portée des fouilles l'emporte sur les opérations isolées réalisées voici une vingtaine d'années.

Les « sauvetages » ont parfois, en Afrique comme ailleurs, montré l'urgence d'un **survey** (d'un inventaire général) pour choisir, à coup sûr, les opérations les plus importantes (47). On connaît l'exemple célèbre des « fouilles de Nubie » (48) ; à un moindre degré une opération comparable a été réalisée au Ghana (49).

Avec moins de hâte et sans doute dans de meilleures conditions scientifiques, plusieurs pays africains, aujourd'hui, établissent, peu à peu, une véritable couverture archéologique de leur territoire. Le Soudan a entrepris un effort très systématique dans ce domaine (50). Un effort de même nature a été entrepris, depuis une dizaine d'années, en Mauritanie ; l'Institut mauritanien de recherche scientifique prépare une série de cartes archéologiques et met à jour un dossier complet pour chaque site repéré et enregistré. La même politique est suivie en Côte-d'Ivoire et en Haute-Volta. Au Tchad, la prospection systématique menée pendant des années par Annie et J.-P. Lebeuf, a permis de publier un monumental dossier cartographique (51). Au Sénégal, de même, l'Atlas national récemment publié (52) rend compte de prospections systématiques entreprises dans plusieurs régions.

Telles sont, pour le moment, les marques d'ensemble les plus utiles, semble-t-il, à communiquer à un public assez large et désireux de connaître le rôle que peut jouer l'archéologie en Afrique. Le plus important, sans doute, est d'être attentif, dans chaque région, à la détection et surtout à la protection de tout vestige des cultures matérielles. Car sans ces vestiges il manquerait des millions d'années, un jour, à l'histoire de ce continent.



Iles Éotilhé, pipes trouvées en cours de fouilles.

(1) La découverte, par un groupe de chercheurs néerlandais, dans une grotte funéraire des Dogon, de tissus datant des XIV^e et XV^e siècles, a considérablement augmenté l'ampleur de l'enquête. Celle-ci est menée depuis des années, en particulier par Mme Renée Boser, ethnologue du Musée de Bâle (Suisse).

(2) Des échantillons de telles céramiques, de petites dimensions, très décorées et très fragiles sont en cours de découverte aussi bien au Sénégal (Vallée du fleuve, sites datant du VI^e au XI^e siècles après J.-C.) qu'en Côte-d'Ivoire (îles Éotilhé XV^e-XVII^e siècles).

(3) Voir ci-après le compte rendu du livre de Th. Shaw.

(4) On trouvera un exposé complet dans le tome I de l'Histoire générale de l'Afrique, Unesco, à paraître en 1979. Exposé clair et commode dans J. Piveteau, *Origines et destinées de l'homme*, Paris, 1973. Voir aussi : *Origines de l'homme*, Musée de l'Homme, Catalogue d'exposition, Paris, 1976.

(5) Sur ce point, excellente synthèse récente de D.W. Phillipson, *The later Prehistory of Eastern and Southern Africa*, London, Ibadan, Nairobi, Lusaka, 1977, qui fait largement appel à la comparaison avec d'autres régions d'Afrique et du monde, et comporte une ample bibliographie.

(6) Il est aujourd'hui bien connu pour ce qui est du Sahara. Voir par exemple : H. Hugot et M. Brugmann, *Les Gens du matin, Sahara, Dix mille ans d'art et d'histoire*, Lausanne, Paris, 1976 ; et aussi, très récemment : *Sahara, 10 000 Jahre zwischen Weide und Wüste*, Museen des Stadt Köln, 1978, remarquable catalogue d'une grande exposition internationale qui fait le point des connaissances actuelles sur le sujet.

(7) Voir par exemple : G. Camps, *Amekou, station du néolithique ancien*, Mémoires du C.R.A.P., Alger, n° 10, 1969. Et aussi, en tenant compte de son caractère largement hypothétique dans certains cas : G. Camps, *Les Civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, Paris, 1974.

(8) De telles prospections ont eu lieu, ces dernières années, au Zaïre, en ECA, au Gabon, au Congo, au Botswana, en particulier ; elles se poursuivent au Soudan, en Égypte, en Éthiopie, au Kenya, en Tanzanie, où elles apportent presque chaque année des informations nouvelles.

(9) Les fouilles « préhistoriques » organisées sont assez rares encore. Signalons les efforts importants réalisés au Sénégal par la section de préhistoire de l'Ifan et l'Université de Dakar.

(10) On en trouvera mention dans le volume I de l'Histoire générale de l'Afrique, Unesco. Voir déjà : N. Lambert, *Mines et métallurgie antiques dans la région d'Akjoujt*. Annales de l'Institut mauritanien de recherche scientifique, I, 1975, pp. 6-24.

(11) Information répétée par P. Gouletequer, au Colloque de Bamako, mais non encore publiée. Voir : S. Bernus et P. Gouletequer, *Du cuivre au sel, Recherches ethno-archéologiques sur la région d'Azelik (campagnes 1973-1975)*, Journal des Africanistes, tome 46, 1976, pp. 7-68.

- (12) Synthèse utile mais peu satisfaisante : *The African Iron Age*, edited by P.-L. Shinnie, Clarendon Press, Oxford, 1972.
- (13) Voir par exemple : Cheikh Anta Diop, *la Métallurgie du fer dans l'Ancien Empire égyptien*, Bulletin fondamental de l'Institut d'Afrique noire, tome XXXV, série B, n° 3, juillet 1973, pp. 532-547.
- (14) Voir l'article de F. Willet, dans *The African Iron Age*, ouvrage cité.
- (15) Excellent article de N. Chittick sur la question du fer sur la côte orientale, dans l'ouvrage cité à la note 12.
- (16) Voir Phillipson, 1977, p. 210 et suivantes.
- (17) Il s'agira d'une thèse de doctorat de 3^e cycle, à soutenir en 1979, par M. J.B. Kiethaga, Assistant d'histoire à l'université de Ouagadougou.
- (18) Summers R., *Ancient Mining in Rhodesia*, Salisbury 1969.
- (19) Voir par exemple T.F. Garrard, *Pottery and stone Goldweights from Ghana*, Sankofa, the Legon Journal of archaeological and historical studies, volume I, 1975, pp. 60-67.
- (20) On trouvera des développements inédits sur ce sujet dans la thèse de doctorat d'État de H. Hugot : le néolithique de la zone méridionale du Sahara de l'Ouest, prise en compte de nouvelles données, qui sera prochainement soutenue et publiée. Voir au livre II, chapitre IV, le paragraphe 4 : Mauritanie, un urbanisme militaire, Tichitt. Voir, en attendant : M.P. Hugot-Buffet, *le Site néolithique d'Akreijit, Tentative de reconstitution de l'urbanisme et de l'homme social néolithique*, Annales de l'Institut mauritanien de recherche scientifique, I, 1975, pp. 36-41.
- (21) Information à paraître dans le rapport du Colloque de Gaborone (Unesco : Études et travaux).
- (22) Voir par exemple : W. Filipowiak, *les Recherches archéologiques à Niani et le problème de la capitale du Mali*, Fondation Scoa pour la recherche scientifique en Afrique noire, Deuxième Colloque international de Bamako, Actes du Colloque, Paris 1977, pp. 287-294, avec carte. Et aussi du même auteur : le complexe du palais royal du Mali, à paraître en 1979 dans les Mélanges Mauny, Revue française d'histoire d'outre-mer. Récemment : communication orale de M. Amadou Oury Diallo, chef de la section pré-histoire et archéologie de l'Institut national de la recherche et de documentation de Guinée, lors du Colloque de Bamako (décembre 1978), sur un ensemble de sépultures qu'il a lui-même fouillées. Voir de M. A. O. Diallo : *les Fouilles archéologiques de Nianimba, capitale de l'Empire des Grands Mansa du Soudan médiéval*, Banda, Institut national de recherche et de documentation de Guinée, n° 2-3, octobre 1977-mars 1978, pp. 7-23.
- (23) Ce site est à une latitude de 2°59' Sud et à une longitude de 35°58' Est, pas très loin de la célèbre gorge d'Olduway, dans une région encore cultivée mais où le taux de peuplement est certainement plus faible aujourd'hui que dans le passé. Les ruines s'étendent sur 28 km². On y trouve de vastes plates-formes aménagées, de 25 mètres de long sur 6 de large : ces terrasses sont séparées les unes des autres par des murs de pierres sèches de deux mètres de haut et il semble y avoir eu environ 500 terrasses. A leurs pieds, vingt fois plus nombreux, se trouvent des enclos ovales qui ont été habités. (Ces informations proviennent des articles de H. Sassoon cités à la note suivante.) Leakey, qui y avait pratiqué un sondage préliminaire en 1935, avait estimé qu'une agglomération de 30 à 40 000 personnes avait existé à cet endroit.
- (24) H. Sassoon, *Excavations at Engaruka. An Iron Age Archaeological site in Tanzania*, National Geography Society Research Reports - 1965, Projects 1971, pp. 221-230. Et aussi H. Sassoon, *Engaruka, Excavations during 1964*, Azania, I, 1966; du même auteur : *New views on Engaruka*, Journal of African History, VIII 1967, pp. 201-217.
- (25) En dernier lieu : G.A. Gardner, *Mapungubwe*, II, Pretoria, 1963.
- (26) P.S. Garlake, *Rhodesian ruins. A preliminary assessment of their styles and chronology*, Journal of African History, XI, 1970, pp. 495-513; P.S. Garlake, *Great Zimbabwe*, 1973. Plus difficilement accessible mais important : R. Summers, K.R. Robinson, A. Whitty, *Zimbabwe Excavations, Occasional Papers of the National Museum of Southern Rhodesia*, III, 1961. Malheureusement non publiée, une importante étude de R. Summers insiste sur les rapports entre l'évolution de l'environnement, de l'économie et de Zimbabwe. Plus accessible : R. Summers, *Zimbabwe : a Rhodesian mystery*, London, 1963.
- (27) N. Chittick, *Kilwa an islamic trading city in the East african coast*, 2 volumes, 1974, Memoir n° 5 of the British Institute in Eastern Africa, Nairobi.
- (28) Sur Koumbi Saleh : Robert S. et D., *Onze années de recherches archéologiques en République islamique de Mauritanie*, Annales de la faculté des lettres, Dakar, II, 1972, pp. 194 et suivantes.
- Sur Tegdaoust, consulter l'article cité ci-dessus pour Koumbi Saleh. Et : D. Robert, *les Fouilles de Tegdaoust*, Journal of African History, XI 4, 1970, pp. 471-493; D. et S. Robert, J. Devisse, *Tegdaoust I, Recherches sur Audaghost*, Paris, 1970. Et, à paraître en 1979/80 : *Tegdaoust II : Fouilles d'un quartier artisanal* par Cl. Vanacker, *Tegdaoust III : Les quatre premières campagnes de fouilles à Noudache, Tegdaoust IV : Un quartier du cuivre et du fer à Tegdaoust*, par B. Saison, *Tegdaoust V : Un grand îlot résidentiel et son évolution* par J. Polet, *Tegdaoust VI : Fouille d'une « concession » médiévale*, par D.S. Robert. *Tegdaoust II* est en cours d'impression.
- (29) L.B. Crossland, *Excavations at Nyarok and Dwinfor sites of Begho*, 1975, Sankofa, *The Legon Journal of Archaeological and historical studies*, II, 1976, pp. 86-87; une autre allusion à ces fouilles dans le numéro I de la même publication, 1975, pp. 16-18.
- (30) V.T. Diabaté soutiendra, au début de 1979, un doctorat de 3^e cycle sur un ensemble de sondages effectués à Kong et dans la région. Intéressants travaux préparatoires dans : *Table ronde sur les origines de Kong*, Annales de l'université d'Abidjan, 1977, série J. Tome I, Traditions orales.
- (31) Colin Flight, *Second Interim Report, Excavations in the Cemetery at Sané*, destiné à publication dans le *West African Journal of Archaeology*. Du même auteur, avec même destination de publication : *Gao 1978 : Third interim report, Further excavations at Sané*; ce rapport a été présenté par C. Flight lors de la rencontre de Bamako (décembre 1978).
- (32) Sondages importants, non encore publiés, réalisés à Sinthiou Bara, dans la région de Podor. Un matériel important et original a été dégagé.
- (33) Communication orale de Annie Lebeuf au Colloque de Bamako (décembre 1978).
- (34) G. Gerster, *L'Art éthiopien, Eglises rupestres*, Collection Zodiaque 1968; R. Gardi, *Maisons africaines*, Paris, Bruxelles, 1974, par exemple.
- (35) Labelle Prussin, *The architecture of Djenné*, Yale University, 1973, exemplaires dactylographiés.
- (36) L. Prussin, *Architecture in Northern Ghana*, Berkeley - Los Angeles, University of California Press, 1969.
- Voir aussi : L. Prussin, *Building Technology in the West African Savannah*, à paraître dans les Mélanges Mauny, Revue française d'histoire d'outre-mer, 1979.
- (37) R.M.A. Bedaux, *Rapport préliminaire des fouilles archéologiques de deux Togué, dans la région Bani-Niger*, Fondation Scoa pour la recherche scientifique en Afrique noire, Deuxième Colloque international de Bamako, Actes du Colloque, 1977, pp. 279-285.
- (38) R.M.A. Bedaux, *Quelques considérations sur l'histoire des populations du pays Dogon*, Deuxième Colloque Scoa de Bamako, 1977, cité à la note précédente, pp. 273-278. Du même au-
- teur, *Tellem, reconnaissance archéologique d'une culture de l'Ouest africain au Moyen Âge : les appuis nuques*, Journal de la Société des Africanistes, tome XLIV, fasc. 1, 1974, pp. 7-42. Des vestiges très importants ont été retirés d'une grotte funéraire : les plus anciens cuirs, les plus anciens tissus actuellement conservés, en provenance d'Afrique occidentale, viennent de ce site.
- (39) Sur les aspects historiques de la recherche sur les céramiques africaines, voir l'article consacré à ce sujet par J. Devisse dans les Mélanges R. Mauny (Revue française d'histoire d'outre-mer) à paraître en 1979.
- (40) On trouvera un premier essai de typologie des céramiques de Tegdaoust dans *Tegdaoust II*, à paraître sous quelques semaines. Nous préparons, en deux ans, un travail complet de laboratoires sur échantillons représentatifs de l'ensemble de la production céramique de ce site. Cette production se mesure en dizaines de tonnes - voire en centaines - et elle a duré, exigeante consommatrice d'argile, d'eau et de bois, au moins du VIII^e au XIV^e siècle ap. J.C.; elle comporte de significatives ruptures dans les formes, les décors ou les techniques de fabrication.
- (41) On ne reprendra pas ici l'histoire du débat sur le tabac, dont on trouve des exposés complets dans les ouvrages de R. Mauny, par exemple.
- (42) Daget, J., Ligiers, Z., *Une ancienne industrie malienne : les pipes en terre*, Bulletin de l'Institut fondamental d'Afrique noire, XXIV, 1962, série 3, pp. 12-53, 19 figures.
- (43) Provenant de Tegdaoust, elles constituent la base de recherche de Mlle Dye Ba, directrice du Musée national de Nouakchott.
- (44) Découvertes à Kong et dans la région, elles seront étudiées par V.T. Diabaté.
- (45) Les fusaioles de Tegdaoust seront étudiées dans un long article de D.S. Robert, dans *Tegdaoust III*. Des fusaioles ont été retirées des excavations de Togué et à Djenné.
- (46) Le problème fait d'ailleurs l'objet d'une enquête « para-archéologique » de la part de Mme Renée Boser : voir par exemple : les tissus de l'Afrique occidentale, Basler Beiträge zur Ethnologie, Bd 13, Basel 1972.
- (47) On peut - et on doit - discuter de cette notion d'importance. Le cas des fouilles de Nubie est, de ce point de vue très révélateur de l'écart considérable qui existe entre les chercheurs habitués aux beaux monuments et aux inscriptions, dont l'avis l'a emporté, et les historiens, qui auraient aimé que l'on travaillât surtout sur les cultures matérielles, sur les villages chrétiens et musulmans, dont on ne sait presque rien et qui sont aujourd'hui à jamais perdus pour la recherche.
- (48) Le meilleur ouvrage de synthèse, dont les articles sont rédigés en anglais, en français, en italien, en allemand, a été édité sous la direction de E. Dinkler : *Kunst und Geschichte Nubien in christlicher Zeit. Ergebnisse und Probleme auf Grund der jüngsten Ausgrabungen*, Recklinghausen, 1970.
- (49) O. Davies, *The Archaeology of the flooded Volta Basin*, University of Ghana, Occasional papers in Archaeology n° 1, 1971, 24 p. A été très contesté.
- (50) Le territoire de la République du Soudan a été divisé en « mailles » géographiques de dimensions égales qui sont progressivement et systématiquement explorées.
- (51) J.-P. Lebeuf, *Carte archéologique des abords du lac Tchad (Cameroun, Nigeria Tchad)*, Paris C.N.R.S. 1969; Cartes et texte.
- (52) Atlas national du Sénégal, Dakar 1977. Planche 17 : Archéologie préhistorique. Planche 18. Sites protohistoriques de la Sénégambie; on trouve sur cette dernière carte, le résultat des travaux entrepris au Sénégal central : Martin V.; Becker C. : *Vestiges protohistoriques et occupation humaine au Sénégal*, Annales de démographie historique, 1974, pp. 403-429 et aussi moins complètement les traces de la prospection des sites de villages anciens (plus de 300) de la Vallée du Fleuve, effectuée par G. Thilmans et A. Ravise.